

Feuilleton du Pays du dimanche : Patourette

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 88

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Depuis la Tour Eiffel

Le *Pays* a déjà annoncé que l'appareil de télégraphie sans fil établi à la tour Eiffel envoyait des radio-télégrammes à Casablanca comme à Bizerte. Le fait est vrai. On l'a toutefois exagéré quelque peu, en ce sens que la *Gloire*, embossée devant Casablanca, a pu recevoir de ces télégrammes, mais pas plus que le poste de Bizerte, elle n'a pu répondre de même façon, parce qu'elle n'a pas l'énergie électrique, ni l'antenne nécessaire pour envoyer une onde électrique à cette distance.

La tour Eiffel constitue un appareil d'émission et de réception unique au monde.

C'est un mât de trois cents mètres de hauteur avec des antennes de même longueur, ou peu s'en faut, puisque l'antenne c'est le fil de cuivre suspendu à cette hauteur. C'est par ces quatre fils tendus que se fait la vibration, qui envoie les ondes herziennes à deux mille kilomètres, et c'est par là aussi que sont perçues les ondes qui passent.

A vrai dire, ces fils, presque imperceptibles pour le passant, et cependant assez forts, ne sont pas fixés au sommet de la tour Eiffel ; il a même fallu les en écarter. Ils sont suspendus à de solides fils de fer qui descendent du sommet de la tour vers l'avenue de Suffren.

Jusqu'ici les plus hautes antennes avaient quatre-vingt-dix mètres de hauteur : on voit quel avantage présente l'installation de la tour Eiffel. Elle existe depuis 1903, et personne n'en parlait, parce qu'elle appartenait au ministère de la guerre, qui a fait dans

quelques mauvaises baraques en planche, au pied de la tour, une sorte de laboratoire pour les études de la télégraphie sans fil, plutôt qu'un bureau de transmission. Naturellement les télégrammes privés n'y sont pas reçus. C'est un officier du génie, le capitaine Ferrié, qui est chargé de ce service. Quelques renseignements sur ce merveilleux appareil auraient de l'intérêt pour nos lecteurs.

* * *

Car elle est à l'ordre du jour, cette question de la télégraphie sans fil, avec les événements du Maroc. Il serait désirable qu'on pût avoir des communications de cette sorte de là-bas à Paris, mais quel cuirassé pourrait avoir des appareils suffisants pour envoyer des ondes électriques par dessus l'Espagne, les Pyrénées et la France ? Et pourtant, elle marche à pas de géant, cette découverte, qui ne date pas de dix ans.

Herz a trouvé à Bonn, vers 1889, les ondes électriques qui portent son nom. Il les a trouvées par l'analogie en se disant que, si deux violons parfaitement accordés vibrent ensemble quand on joue l'un d'eux, il devait en être de même en électricité, et il trouva en effet qu'une sorte de fer à cheval, isolé, émettait des étincelles entre ses deux pôles, quand un autre parfaitement semblable en émettait sous l'influence d'un courant électrique. Il y avait donc des ondes électriques, comme il y a des ondes sonores, qui font vibrer les cordes du violon voisin accordé aux mêmes tons.

C'est ce qu'on appelle la syntonie, et c'est tout le secret de la télégraphie sans fil, car des appareils récepteurs qui ne seraient pas au diapason de l'appareil émetteur, ne recevraient aucune communication.

— Eh ! père Justin ! cria de loin un gros homme venant à la rencontre de celui qu'il interpellait, c'est-y pour la louée que vous venez ?

— Oui bien, répondit-il, à cause de cette petite que je voudrais caser dans une bonne place.

L'autre fit une moue.

— Quel âge donc qu'elle a ? reprit-il.

— Douze ans. Elle ferait une pátoure.

— Une pátoure ? répéta un garçon d'une quinzaine d'années en regardant effrontément au fond de la cape le visage de la petite ; ça ferait bien mieux un carnaval ¹⁾ pour les moineaux.

— Veux-tu te taire, Toinou ! répliqua Justin en levant son bâton de route sur lui, je te corrigerais, tu sais !

— Bien, quoi ? reprit le garçon. Mon père

1) Epouvantail.

En 1891, le docteur Branly, de l'Université catholique de Paris, inventa « le cohéreur », un petit appareil, un morceau de plume d'oie, où de la limaille de fer se soulève au passage des ondes herziennes, interrompant le courant électrique qui la traverse.

En 1895, Marconi, trouva le moyen d'appliquer à ce cohéreur un appareil télégraphique Mors : les mouvements de la limaille de fer faisaient frapper le petit marteau qui, par ses coups différemment répétés, épelle l'alphabet Mors.

Les premières expériences avaient lieu du cap d'Antibes au cap Corse, et c'était déjà merveilleux.

Maintenant trois transatlantiques français, qui font le service du Havre à New-York, la « Provence », la « Lorraine » et la « Savoie », restent, pendant leur voyage de six à sept jours, en communication constante avec la terre.

* * *

Ce n'est pas à dire que ces paquebots peuvent répondre à la terre ; ils n'ont pas la puissance électrique nécessaire ; ils ne peuvent envoyer de radiotélégrammes à la terre que jusqu'à une distance de cinq cents kilomètres environ, et c'est déjà un beau progrès qu'on puisse envoyer de ses nouvelles aussi loin des côtes.

Il est plus facile de recevoir les nouvelles de la terre par les antennes qui descendent des mâts. Des appareils d'une puissance considérable, installés d'une part à la pointe de Cornouailles, en Angleterre, et, d'autre part, au cap Cod, au-dessus de New-York, envoient tous les jours, aux mêmes heures, une pluie d'ondes herziennes jus-

à justement besoin d'une pátoure et même d'un carnaval, continua-t-il imperturbablement. Je vas l'appeler.

Justin leva encore son bâton, mais il ne s'abattit pas sur les épaules du garnement, parce que, déjà, il était loin. Mais il revint deux ou trois minutes seulement après, accompagné d'un paysan rougeaud aux yeux rieurs et francs.

— C'est-y vrai, demanda-t-il aussitôt à Justin, que vous auriez une pátourette à louer ?

— Oui, répondit-il ; je voudrais trouver un bon maître pour cette petite.

— Quelle petite ? reprit le nouveau venu, tandis que Toinou se tordait de rire. Celle qui est là-dessous ? continua-t-il en se baissant. Heu ! ça ne doit rien savoir faire !

— Faites excuse, répliqua une petite voix douce, un peu étouffée cependant par

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

Patourette

par Jean Barancy

Soudain, sur le foirail où, d'ordinaire, les paysans se réunissaient pour la vente des moutons et où, ce jour là, avait lieu, selon la coutume, la louée des domestiques, un bonbon me parut traînant une enfant si drôlement attifée que tous les yeux la regardèrent en riant.

Avec ses gros sabots, sa jupe d'indienne trop longue, le châle jaune noué autour de sa taille et la cape de couleur indéfinie au fond de laquelle disparaissait sa figure, elle ressemblait à une vieille petite caricature à la Daumier, et suscita l'étonnement général.

qu'au milieu de l'Océan, et les paquebots français, anglais, allemands qui sont munis des appareils récepteurs reçoivent par ces ondes les nouvelles du monde entier.

La Compagnie Transatlantique a tiré parti de cette continuité de dépêches. Elle a créé un journal à bord de ses paquebots. Il est charmant, avec une couverture en couleurs, et il s'appelle *Le Journal de l'Atlantique*. Nous en avons un numéro sous les yeux : il porte la date du 12 juillet dernier, «à bord de la Provence». Il paraît chaque jour, pendant la traversée, et il est distribué gratuitement à tous les passagers de cabine, après le déjeuner. Il donne la distance parcourue, le point à midi, la température de la nuit et du jour, le baromètre, le vent. Les navires rencontrés ou proches avec lesquels le paquebot a échangé des radiotélégrammes, et enfin les nouvelles du monde entier reçues dans la matinée.

Cette désignation des paquebots avec lesquels on communique est des plus utiles, car c'est par là que les passagers peuvent envoyer des dépêches à un tarif spécial. Au milieu de l'Océan, un passager qui a oublié son mouchoir à Paris, peu le réclamer par un radiotélégramme, que le paquebot rencontré, se dirigeant vers la France, enverra à la terre dès qu'il sera à une distance de cinq cents kilomètres.

Comment se fait à bord la réception de ces dépêches mystérieuses ? C'est encore un point intéressant. On a renoncé au cohéreur à limaille, on l'a remplacé par le « détecteur » mot suggestif, qui rappelle celui de « détective », et il s'agit en effet d'arrêter au passage ces ondes électriques, qui passent invisibles et sans bruit, comme des malfaiteurs déguisés.

Il n'y a plus d'appareil Mors et de petite bande de papier imprimée par le marteau avec des points. C'est au son qu'on recueille les ondes par leur action sur l'appareil.

L'employé du radiotélégraphe se met sur la tête les cerceaux et les récepteurs de théatrophone. Il entend le tic-tac du marteau qui épelle les lettres, et il les inscrit au fur et à mesure.

C'est la téléphonie appliquée à la télégraphie sans fil.

Le cohéreur du docteur Branly est usité ailleurs ; ici on se sert du détecteur magnétique de Marconi, et ailleurs encore on emploie le détecteur électrolytique, inventé par le capitaine du génie Ferrié, précisément celui qui est chargé de la radiotélégraphie pour le ministère de la guerre. Ce système a l'avantage d'avoir une sensibilité très grande et d'être d'un maniement facile.

la cape, je sais très bien tricoter, faire la soupe, et mener les brebiailles.

— Ah baste ! Et comment que tu t'appelles ?

— Emie Adélaïde.

— Adélaïde, c'est trop long.

— Et Emie, ça n'est pas un nom, ajouta Toinou.

— Mais si, riposta l'enfant, puisque c'est le mien ; mais vous m'appelleriez comme vous voudriez.

— Laïde, dit le bonhomme, c'est vite prononcé.

— Moi, s'écria Toinou, je préfère Laïde. D'abord, c'est tout ce que tu mérites, vu que tu es rudement vilaine !

Elle ne le démentit pas et, si deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, personne ne put les voir.

(A suivre.)

Mais tous les progrès ne sont pas encore faits.

Il reste à trouver le moyen de rendre les communications envoyées illisibles pour d'autres que celui à qui elles sont destinées. Actuellement, tous les appareils syntoniques peuvent lire ces dépêches dans le rayon de leur action, et si les appareils ne sont pas au point, la syntonisation est vite trouvée.

Il faudrait éviter aussi que plusieurs dépêches envoyées en même temps de plusieurs points se brouillent dans l'appareil récepteur. Les ondes se dégagent en boule ; elles vont en tous sens, et cela fait un bruit sans signification dans l'appareil récepteur.

Enfin il faudrait éviter l'influence des orages.

Quant à l'importance de la télégraphie sans fil en temps de guerre, il suffit, pour la comprendre, de se rappeler que c'est par elle que l'amiral Togo a su l'approche de la flotte russe à Tsushima, qu'il a raillié ses vaisseaux et leur a donné ses ordres avec une précision merveilleuse.



Trop savant !

(Suite et fin.)

Donc, à 3 heures, Césarine montait en wagon à la gare Montparnasse, enveloppée de la tête aux pieds dans un immense voile noir.

Le trajet en chemin de fer s'effectua assez bien. Certes, la pauvre fille avait le cœur très gonflé et les larmes à fleur de tête, mais le mouvement endort la douleur des jeunes. Elle était d'ailleurs assez flattée de l'attention provoquée par son grand deuil. Les prévenances de ses voisins, braves gens compatissants, ne lui firent pas défaut dans son wagon de troisième classe presque complet.

Vers 8 heures, elle quitta le chemin de fer pour monter en patache. Deux bonnes femmes, revenant du marché, encombraient la voiture avec leurs paniers.

— Mais je ne me trompe pas, s'écria l'une des femmes : vous êtes bien Césarine Bouningou ?

— Oui, bien sûr que c'est moi, mère Lapie !

— C'est bien, c'est bien.... Et comment ça va chez vous ?

— Il est arrivé un grand malheur ; ma pauvre maman est morte !

— C'est pas vrai de Dieu possible ! Je l'ai vue jeudi au marché de Lugat, nous avons causé et elle était tout à fait bien.

— Hélas ! ma pauvre chère maman !

— Mais oui, dit l'autre bonne femme, étant de celles qui veulent savoir toutes les nouvelles d'avance. On me l'a dit aujourd'hui que la pauvre maîtresse Bouningou était défunte. Une finie bonne femme !

— Pour sûr ! Il n'y avait pas meilleure et travailleuse, qui avait bonne envie de gagner sa vie, appuya la mère Lapie. Et comment que ça est arrivé ? Un accident, p't'être bien ?

— Je n'en sais rien, sanglota Césarine. J'ai eu la nouvelle ce matin à Paris et je suis partie tout de suite !

A 9 h. 1/2, elle quitta la patache. Il lui restait encore deux kilomètres à faire à pied, ce qui n'était pas pour effrayer ses seize ans. Elle partit d'un pied léger, son panier au bras.

La pleine lune éclairait la grande route

d'une lumière vive et dure et donnait un aspect fantastique aux squelettes des arbres dépouillés par l'hiver, qui agitaient leurs ombres grêles sous ses pas, dans la blancheur de la chaussée.

Seule pour la première fois depuis le coup qui l'avait si brusquement frappée, Césarine pensait à sa mère. Devant elle, la route s'allongeait, absolument déserte, blanche, rayée par des ombres agitées. Des bruits étranges traversaient le grand silence, fuite d'animaux nocturnes ou froissements de branches secouées par le vent.

La pauvre petite bonne regrettait la patache, elle regrettait le wagon plein de monde, elle regrettait le bruyant Paris... Oh ! cette solitude, ces ombres, ces bruits !

Elle arriva enfin au chemin qui se détachait de la route pour aboutir à la ferme, chemin encaissé, couvert d'arbres dont les faites se joignaient, sorte de tunnel obscur aboutissant à la maison.

Césarine hésita un instant ; le vent s'élevait et mille voix plaintives murmuraient de toutes parts. Le village était loin, la maison toute proche... Elle s'engagea dans le chemin creux et noir, le cœur battant les oreilles bourdonnantes. Les coudes serrés au corps, essayant de se faire plus petite, elle suivit rapidement le chemin, au milieu, autant que le lui permirent les ténèbres.

La peur lui serrait la gorge et lui coupait la respiration : maintenant, les voix basses chuchotaient dans l'ombre à ses oreilles : le cri du chat-huant éclata sur sa tête.

Tout à coup, sans savoir pourquoi, prise d'une terreur folle, Césarine se mit à courir à perdre haleine, s'accrochant à tous les arbres, laissant des lambeaux de crêpe à toutes les branches.

Enfin, la lumière de la lune reparut. La jeune fille était hors du chemin creux, dans la cour familière de la ferme.

* * *

Avant de franchir le seuil, elle s'arrêta pour reprendre ses sens.

En cet instant précis, la porte s'ouvrit, et, dans le cadre de lumière, apparut aux yeux de Césarine épouvantée... sa mère.

La petite bonne poussa un cri perçant, battit l'air de ses mains et tomba évanouie, comme morte.

Elle fut pendant plusieurs jours en proie à une fièvre ardente. Dans son délire, elle repoussait sa mère :

— Allez-vous-en, maman ! Voue me faites peur, puisque vous êtes morte !

— Mais tu vois bien que non ! Tu es folle, ma Césarine ! A cause donc que je serais morte ? Bois ta tisane et tiens-toi bien tranquille.

Elle put enfin se lever et venir s'asseoir au foyer de la salle commune, en ses vêtements de paysanne retrouvés avec joie.

Ce jour-là, quand Auguste, au retour de l'école, aperçut sa sœur qu'il n'avait pas encore revue, d'un bond il s'élança vers elle :

— Dis donc, Césarine, c'était une belle lettre que je t'ai écrite pour le jour de l'an ? Si ça te faisait plaisir de me donner quelque chose, pour ma peine ?

— Malheureux ! s'écria Césarine indignée, si j'étais pas si faible encore, je te donnerais une de ces *raclées* !...

— A cause donc ? protesta le gars. Je t'avais promis une lettre le jour de l'an ; tu l'as eue, et tu n'es pas contente ?

— Sais-tu seulement ce que tu m'as écrit, imbécile ?

— Pardieu oui, que je l'sais ! Espère un peu, je vais te montrer.